

## ***Les Écrits techniques de Freud, Leçon XVIII par Valentin Nusinovici***

**Valentin Nusinovici** – Dans la leçon XVIII, Lacan critique la théorie de la relation d'objet chez Balint, je précise chez Balint, parce qu'il y a *des* théories de la relation d'objet. Il expose ce qu'il juge conforme à l'expérience et qui est apte à permettre une pratique analytique efficace et il le met sous le chef de l'intersubjectivité.

Pour Balint, la théorie freudienne des pulsions explique bien la constitution des buts sexuels mais elle ne rend pas compte des relations d'objet, or c'est dans ces relations que se constituent les liens d'amour. Le deuxième point par lequel Balint s'inscrit en faux contre la théorie freudienne c'est quand il réfute l'idée d'un autoérotisme primitif, ce qui fait dire à Lacan que la relation d'objet est une déviation par rapport à la théorie de la libido. Lacan dit qu'il n'y a qu'à regarder un petit enfant pour savoir qu'il est pris dans des relations d'objet et qu'il s'intéresse au monde qui l'entoure, mais il ajoute que la théorie de l'autoérotisme ne concerne pas le niveau du comportement, il ne s'en explique pas davantage. Pour Balint, la relation d'objet a un rôle prédominant dans les couches les plus profondes du psychisme à peine accessibles à la cure analytique. Il faudra donc une certaine technique pour permettre cet accès. C'est là le nœud de l'affaire et c'est pourquoi le livre de Balint a pour titre *Amour primaire* – c'est-à-dire la première relation d'objet – *et technique psychanalytique*. Il est évident que Lacan qui rejette la théorie – on va y venir – n'est pas non plus d'accord sur la technique, mais ce n'est pas le point qu'il va argumenter. Ce qu'il fait c'est la critique de la théorie de Balint – des Balint puisqu'il y a aussi Alice, sa première femme.

La critique porte sur le point de départ de la théorie: la notion d'un amour primaire qui est comparé à une relation animale, où la mère serait l'objet qui satisfait les besoins, un objet qui n'est pas séparé et qui à plus forte raison n'est pas reconnu dans ses exigences propres. Lacan se réfère principalement à l'article d'Alice Balint qui s'intitule « Amour pour la mère et amour de la mère ». Dans cet article qui est dense et dont Flavia a déjà parlé, Alice Balint rapporte qu'elle a découvert chez un analysant adulte (il faut souligner que leur théorie se fonde sur l'analyse des adultes) que l'*unselfishness* était pour lui le devoir parental.

*Unselfishness* : littéralement « non-égoïsme », est traduit par « désintéressement » dans la traduction que nous avons (et qui n'existait pas alors). On pourrait traduire par « générosité », en tout cas on perd quelque chose à ne pas faire entendre la négation de l'égoïsme !

Lacan ne traduit pas, il dit : *unselfishness* ; *mais* il fait le pas de traduire *self* par « sujet ». C'est peut-être discutable, mais cela lui permet de marquer que dans cet amour primaire, l'autre – l'autre maternel en l'occurrence – n'est pas reconnu comme sujet.

Il faut se remettre dans l'époque pour comprendre son insistance à parler de sujet dans sa critique de la relation d'objet.

On pourrait dire que pour lui le terme d'objet vaut dans le champ de la pulsion et du désir, et qu'il questionne la place du sujet dans ce qu'on nomme relation d'objet.

Pour les Balint, les patients dont ils parlent, qui sont, il faut le souligner, des patients en général graves, ont connu une insatisfaction dans cette première relation d'objet, Lacan souligne que dans leur perspective le manque de satisfaction correspond à une frustration et qu'il est accidentel.

Il n'y a pas de place dans cette théorie de l'amour primaire, qui est celle d'une totalité fermée, pour ce qui serait un manque structurel.

La dépendance y est conçue comme fondamentalement biologique. Vous savez combien Lacan a pu réfuter l'idée d'une telle dépendance, et aussi comment il a complexifié la question du manque en ne le limitant pas à la frustration.

Quant à l'autoérotisme, il est dit secondaire à la frustration qui a pu être éprouvée dans cette première relation d'objet.

Nous traduisons, grâce au terme lacanien de « demande », ce qu'Alice Balint rapporte de son patient: cette exigence que l'autre soit *unselfish*, « non-égoïste », en disant qu'il s'agit que l'autre satisfasse toujours et totalement la demande qui lui est faite.

Une telle exigence nous la rencontrons souvent dans des cas qui sortent du cadre des névroses de transfert ordinaires. Les Balint parlent ici de cas difficiles et ils cherchent comment se débrouiller avec. Et ce n'est pas forcément avec les méthodes les plus traditionnelles... Il ne faut pas penser qu'ils ont affaire à des névrosés ordinaires, et qu'ils seraient complètement perdus !

**B. Vandermersch** – Tu as même une idée sur le type de patients, tu en as parlé un petit peu...

**V. Nusinovic** – Balint dit parfois qu'il a des patients organiques, d'autres qu'il considère psychotiques ou au bord de la psychose; c'est ce qui l'intéresse le plus.

**B. Vandermersch** – Je pensais à ce que tu avais écrit sur la psychosomatique.

**V. Nusinovic** – Bien sûr ! Il a des cas comme ça. Avec Bernard on a beaucoup travaillé cette question. Il est évident que ce type de demande – que la satisfaction soit absolue, totale, sans conditions – se rencontre souvent dans ces cas et dans bien d'autres, ça n'a rien de spécifique, elle a découvert, semble-t-il avec ce patient-là, ce type de demande, nous ça nous étonne, ayant été nourris par Lacan, qu'il en soit déduit que « l'amour primaire » devrait être sans insatisfaction... Enfin voilà ! Est-ce que ça devrait ? finalement, eux-mêmes semblent dire qu'il y a toujours de l'insatisfaction... mais ils essaient de rattraper quelque chose de ça et il y a certaines de leurs conséquences (on pourrait les étudier en détails) qui sont intéressantes pour nous. C'est toujours intéressant je crois aujourd'hui – nous avons tellement été dans Lacan et souvent exclusivement – que c'est intéressant d'entendre d'autres choses. Roland avait écrit un article « Lire Balint avec Lacan », eh bien, je m'étais dit tout à l'heure qu'aujourd'hui on peut essayer de « lire Lacan avec Balint », pour voir ce qui faisait travailler Lacan. Qu'est-ce qui reste vivant comme questionnement pour nous ? On n'est pas obligé d'être d'accord... Pour Lacan les théories analytiques devaient donner lieu à conflits. Et comme il a combattu beaucoup de théories, le champ risque de nous apparaître un peu trop déblayé !

Bon, revenons au sujet. Pour Lacan, c'est le point de départ des Balint qui les conduit à une impasse, cet objet de l'amour primaire conçu comme un objet satisfaisant le besoin, le saturant, dit-il, et à partir de là, il ajoute que Balint se trouve dans l'impossibilité d'expliquer de façon convaincante comment on passe de l'objet d'amour primaire qui satisfait le besoin à l'objet de l'amour génital qui doit satisfaire le désir. Pour le dire autrement, si le partenaire de l'amour primaire n'a pas été reconnu comme sujet, comment le partenaire de l'amour génital le serait-il ? Il dit que Balint propose là « une rallonge ». Balint dit effectivement qu'il faut un plus et Lacan, en simplifiant un peu, dit que cette rallonge c'est la tendresse, mais que ça ne va pas, parce que la tendresse a déjà été présentée comme la caractéristique du stade pré-génital. C'est un peu injuste, mais on est dans le conflit et il s'agit de dire les choses de façon carrée pour les faire rentrer. On peut quand même dire que la tendresse ne fait pas partie de l'amour primaire qui est « animal » et où l'autre n'est pas reconnu.

La tendresse survient effectivement dans les stades pré-génitaux. Balint la fait dépendre de l'environnement et de la culture. Ce qu'il ne dit pas, et que Lacan lui reproche toute cette

leçon, c'est que disant que cette tendresse est ainsi un artefact (comme le sera aussi l'amour génital) il ne voit pas que cet artefact ne peut être qu'un effet de langage.

Toutefois, Lacan le disait au début de la leçon précédente, il y a chez Balint une anticipation de la relation intersubjective, mais il ne l'explique pas. Il faut bien qu'il y ait de l'intersubjectivité pour que de la tendresse s'introduise dans cet amour primaire.

Bon, ce qui peut aussi nous intéresser quand on lit ces critiques faites par Lacan, c'est qu'on voit qu'en combattant cette théorie il ouvre un chantier et un chantier formidable qui va concerner la théorie de la demande, entre besoin et désir, la signification du phallus, le refoulement originaire, qu'il va travailler dans les années suivantes.

Le cœur de la leçon, c'est ce qui est opposé à la relation d'objet, c'est-à-dire l'intersubjectivité. C'est une notion qui vient de la phénoménologie. Elle est présente dans Le Rapport de Rome, *Fonction et champ de la parole et du langage* et déjà avant dans *l'Intervention sur le transfert* en 1951. Il s'agissait là d'une intersubjectivité dialectique à l'œuvre dans l'analyse. L'exemple étant l'analyse de Dora; Lacan dit que quand Freud pointe à Dora sa position de sujet, la position subjective qu'elle a prise, cela l'amène à des révélations et il repère plusieurs retournements dialectiques.

Juste un mot pour rappeler qu'ultérieurement il dira s'être astreint à utiliser ce terme d'intersubjectivité pour se faire entendre, et puis quand il aura dégagé la fonction de l'objet *a*, il réfutera qu'il y ait intersubjectivité dans la rencontre analytique. Mais ça n'enlève rien à l'intérêt de cette notion et à l'usage qu'il en fait à ce moment de son parcours, au contraire, c'est important de bien le suivre, de se rendre compte de ce qui se passe là.

Dans cette leçon, l'accent n'est pas mis sur l'intersubjectivité dialectique, mais sur l'intersubjectivité imaginaire.

D'abord très nettement à propos de la perversion chez l'adulte. Lacan dit qu'il n'y a pas de manifestations perverses qui n'impliquent de relations intersubjectives, et que ce n'est même pas la peine de le souligner pour le voyeurisme et l'exhibitionnisme ! C'est vrai que l'on saisit tout de suite que le voyeur et l'exhibitionniste visent l'autre comme sujet, certes pas de la même façon, mais il faut qu'il soit là comme sujet, sinon la jouissance perverse ne pourra pas être atteinte.

Il dit qu'il faut le souligner pour le sadisme, car on pourrait penser que le sadique réduit l'autre à l'état d'objet. Or, et il reprendra ces questions ultérieurement, la relation sadique ne se soutient que pour autant que l'autre est à la limite où, dans la souffrance, il reste encore sujet. À cette limite de la souffrance où est obtenu le consentement à renoncer à sa liberté, l'aveu de son humiliation. Là est la jouissance du sadique.

Le point très important, c'est que l'intersubjectivité implique trois termes, ce n'est jamais une duplicité, une relation duelle et Lacan souligne souvent que l'intersubjectivité n'est pas la réciprocité.

Il y a trois termes dans l'intersubjectivité, par exemple : je vois l'autre, je le vois me voir, et il sait que je le vois.

Dans la perversion polymorphe de l'enfant, dont Balint parle beaucoup, il y a intersubjectivité. Vous savez que, dans le séminaire sur la relation d'objet, Lacan montrera que le troisième terme est le phallus imaginaire.

Ensuite il évoque Sartre, certains passages de *L'Être et le Néant*. Vous savez que la philosophie existentialiste est constamment critiquée par Lacan, ça commence au moins avec le Stade du miroir, mais pour ce qui concerne certaines descriptions phénoménologiques de clinique, dans *L'Être et le Néant*, Lacan tire son chapeau, il trouve qu'elles sont d'une grande justesse, et qu'il faut les connaître.

Je vais lire un passage.

« Sartre, dit-il, fait tourner toute sa démonstration autour du phénomène fondamental qu'il appelle le regard. L'objet humain, dans ce qu'il s'originalise d'une façon tout à fait

particulière dans le champ de mon expérience humaine, se distingue absolument, originellement, *ab initio*, de tout mon champ d'expérience ; il n'est absolument assimilable à aucun autre objet perceptible, en ce qu'il est un objet qui me regarde. »

Il ne le cite pas exactement mais c'est bien ce que dit Sartre.

« Là-dessus, Sartre met toutes sortes d'accents extrêmement fins. Ce regard dont il s'agit n'est absolument pas possible à confondre avec le fait, que je vois ses yeux ; je peux me sentir regardé par quelqu'un dont je ne vois pas même les yeux ; et même pas l'apparence, mais que quelque chose me signifie comme pouvant être là. Par exemple, cette fenêtre, s'il fait un peu obscur et si j'ai des raisons de penser qu'il y a quelqu'un derrière, il y a là d'ores et déjà un regard. Et comme tel, comme sujet, je me modèle, et à partir du moment où ce regard existe, je suis déjà quelque chose d'autre, qui consisterait en ce que dans cette relation avec autrui je me sens moi-même devenir pour le regard d'autrui un objet. Mais, dans cette position qui est réciproque, lui aussi sait que je suis un objet, qui me sais être vu » (p. 387).

Donc il y a une tiercéité dans cette relation intersubjective: la position est dite réciproque, mais « il sait que je suis un objet qui me sais être vu ».

On lit chez Sartre le lien qu'il y a entre la relation intersubjective et le rapport à l'objet qui représente le sujet ou à quoi le sujet s'identifie.

La relation entre ces sujets implique un certain rapport avec l'objet, et cet objet chez Sartre a des caractéristiques que nous connaissons, qui sont celles de l'objet *a*.

Il suffit pour s'en apercevoir de citer quelques phrases de Sartre:

« Vous ne pouvez percevoir le monde et sentir en même temps un regard porté sur vous. »

C'est-à-dire que « l'objet humain » comme dit ici Lacan, n'est pas assimilable à un objet perceptible, ce n'est pas un objet du monde. Sartre dit aussi :

« Si j'appréhende le regard je cesse de percevoir les yeux. »

Lacan dira qu'il y a une schize de la vision et du regard. Elle est là chez Sartre.

**Julien Maucade** – Ça me rappelle Merleau-Ponty aussi...

**V. Nusinovici** – Mais bien sûr... Merleau-Ponty je ne l'ai pas relu, je ne sais pas s'il parle de la schize... Il parle de la schize ?

**Intervenant** – Oui, oui.

**V. Nusinovici** – Alors parfait ! Et qui a écrit le premier ? Qui a l'antériorité ?

**Martine Bercovici** – Sartre ou Merleau-Ponty ?

**V. Nusinovici** – C'est Sartre ? Il faut qu'on regarde ça quand même.

**M. Bercovici** – C'est pas dans le même domaine.

**V. Nusinovici** – C'est pas dans le même domaine mais c'est dans le même temps en tout cas, puisqu'ils se sont lus. Peut-être que chacun l'a découvert à sa façon. C'est possible ! Alors, c'est encore plus intéressant.

**M. Darmon** – Lacan se réfère à Sartre.

**V. Nusinovici** – Mais ils ont parfaitement raison. Il était nourri aussi de Merleau-Ponty et c'est tout à fait logique de...

**M. Darmon** – Lacan fait référence à Merleau-Ponty, mais un peu plus tard.

**V. Nusinovici** – Oui, enfin il l'a déjà lu, il le connaît.

Et puis Lacan rapporte une anecdote qu'il tient, dit-il, d'un ami (évidemment puisqu'il s'agit de taureau on se demande si c'était Leiris l'ami en question). L'anecdote, je ne la reprends pas, vous l'avez lue: la foule incite « un demi-idiot », un simple d'esprit qui est là, habillé en matador, on l'a habillé ou il s'est habillé je ne sais pas, à se lancer dans l'arène. « *Vas-y tout le monde te veut* ». Il finit par céder, il y entre en héros bouffon et évidemment il se fait étendre. Lacan trouve que c'est une scène sensationnelle. Au point de vue structural, c'est un exemple d'intersubjectivité purement imaginaire. Lacan dit que ce qu'il y a de symbolique dans la

clameur de la foule est « quasi-annulé par le caractère de phénomène de masse. » Le semi-idiot colle absolument à ce qu'on lui dit, il s'enfle, prend la posture, il y va, et paf !

Il n'y a pas que l'intersubjectivité qui s'établit, comme le dit Lacan, autour du « pivot de l'autre comme regard ». Il y a celle qui s'établit par rapport au « plan de la reconnaissance » qui est le « pivot de la relation symbolique ». Il en dit un mot à partir de ce que dit Sartre de l'amour. Sartre dit que l'amant veut exister *a priori* comme la limite objective de la liberté de l'autre. Lacan est d'accord, c'est la structuration sur le plan phénoménologique de la relation amoureuse : exister *a priori* comme la limite objective consentie de la liberté de l'autre, l'amour est là dans une « zone intermédiaire entre symbolique et imaginaire, mais englué du côté de l'imaginaire ».

À quoi il oppose la forme achevée de l'amour qui exige, lit-on dans la transcription : « le *changement* liberté-pacte ». Je ne crois pas que Lacan ait utilisé cette expression, contrairement à mon habitude j'ai regardé la version du Seuil qui écrit « l'*échange* liberté-pacte » ce qui me paraît très vraisemblable.

**J. Maucade** – Quelle est la limite objective de la liberté de l'autre ? Donc l'échange se fait...

**V. Nusinovici** – Mais tu es bien d'accord, tu préfères le mot *échange*...

**M. Darmon** – Changement, c'est une incorrection, alors tu as acheté la version du Seuil.

**V. Nusinovici** – Je l'ai acheté, si on compte bien ça fait quarante-et-un ans.

**M. Darmon** – Il y a prescription !

**V. Nusinovici** – Alors... la forme achevée de l'amour ! tenez-vous droit et demandez-vous si vous êtes à la hauteur... En tout cas ce qu'il veut dire, c'est que la parole donnée, le « tu es ma femme », le « tu es mon époux », qui établit le pacte implique l'échange : je cède une part de ma liberté, contre cette reconnaissance symbolique.

Un pacte évidemment implique l'intersubjectivité mais quel est le tiers ? Le tiers c'est le grand Autre. C'est pourquoi Lacan quand il dira : « Je me suis astreint à parler d'intersubjectivité » signale que c'était dans une étape nécessaire avant qu'il ait explicité la dimension du grand Autre. Dans une leçon précédente, je crois que c'est la XV, Lacan a parlé du pacte analytique et plus loin il parlera du pacte entre les sujets.

Le plus intéressant, enfin tout est intéressant dans cette leçon qui nous oblige à relire Balint, Sartre... c'est que : « nous ne pouvons, à l'inverse de la perspective de Balint, que partir d'une intersubjectivité fondamentale ».

Lacan y insiste : l'intersubjectivité, « il faut l'admettre jusqu'à l'origine », « pas de possibilité de la faire surgir à un moment, il faut savoir où elle est à l'origine même, là où elle n'est pas manifeste, elle ne peut être qu'au début puisqu'elle doit être à la fin ».

Vous voyez ce n'est pas juste une idée en passant une phrase qui lui échappe comme ça. C'est comme ça, nous dit-il, qu'il faut prendre les choses.

Mais l'origine, le début, c'est quoi ? Il est évident que ça ne peut être entendu que comme l'entrée dans la parole. Évidemment l'amour primaire c'est un truc parfaitement mythique qui aurait été là avant la parole. L'origine en question c'est l'entrée dans la parole ou pour le dire en termes lacaniens ultérieurs c'est le moment où il y a un sujet comme effet du signifiant. L'analyste doit partir de ce qui se dit dans l'analyse d'adulte, c'est-à-dire dans l'après-coup, en faisant l'hypothèse d'une intersubjectivité de départ.

Il y a quelques jours, j'ai eu l'occasion de voir une petite fille de dix-huit mois à qui l'on avait offert une jolie dinette, y prendre un gâteau pour le mordre mais... grosse déception, il était en plastique ! Le lendemain, sur sa chaise haute, devant les adultes à table, elle a repris un gâteau et cette fois elle a fait semblant d'y mordre... et elle a ri, a ri ! Il m'a semblé que ça illustrait ce que dit Lacan à savoir que « l'intersubjectivité est d'abord donnée avec le maximum d'accent dans le registre du maniement du symbole ».

Il dit aussi que l'intersubjectivité part de « la possibilité de nommer. » De fait, cette petite scène intersubjective s'articulait autour du nom « gâteau », un mot qu'elle connaît

certainement même si elle ne le prononce pas.

Il y a bien là maniement d'un symbole qui est le gâteau en plastique dans lequel elle fait semblant de mordre en riant et en s'adressant en sujet à un sujet. Elle est justement à l'âge du fort-da du petit fils de Freud.

Pour l'enfant, dit Lacan, il y a d'abord le symbolique et le réel. Je comprends : le réel des pulsions, le réel des choses aussi. Le symbolique s'incarne dans le vécu imaginaire. Chez l'enfant l'imaginaire est là, et il en est captif mais, et je trouve que c'est très intéressant, Lacan ajoute que : « l'imaginaire est inaccessible chez l'enfant. »

C'est étonnant, pourquoi dit-il cela ? On a quand même bien l'impression à entendre les enfants parler, à les voir jouer, qu'il n'est pas si inaccessible que ça.

Je fais l'hypothèse, je serai content qu'on en discute, que c'est dirigé contre la théorie kleinienne, la théorie kleinienne qui prend en compte la relation d'objet.

On sait que Lacan rend hommage à Mélanie Klein pour avoir génialement ouvert tout un champ. Mais il dit aussi qu'elle reconstruit, qu'elle projette, avant l'apparition du langage, des fantasmes (à entendre ici au sens courant: fantaisies, imaginations).

Je cite *La direction de la cure* où il dit que seul le langage permet de se soutenir en tant que sujet et donc « de se considérer comme le machiniste, voire le metteur en scène de toute la capture imaginaire dont il ne serait autrement que la marionnette vivante. » (*Écrits* p. 637)

Le fantasme, dit-il, « est l'illustration même de cette possibilité originale » et il parle du contre-sens que fait l'école kleinienne de réduire le fantasme à l'imagination.

Il me semble donc qu'il dit que l'imaginaire est inaccessible chez l'enfant pour indiquer que l'enfant n'a pas encore un maniement du fantasme qui lui permette de se considérer comme le machiniste ou le metteur en scène de la capture imaginaire. Autrement dit, s'il est bien sujet l'enfant (sans doute le petit enfant) n'a pas encore la possibilité de jouer de la réversibilité entre objet et sujet dans le fantasme.

L'intersubjectivité il la lit, chez l'enfant, dans ce type d'adresse si fréquent qui est : « quand tu seras morte », « quand il sera mort », avec ensuite ce que l'enfant en obtiendra. Ce qui ne signifie pas que l'enfant ne tient pas compte de l'autre. Par l'opération du langage, en « absentifiant » l'autre, il fait exister le sujet. Je dirai que l'autre est bien là pris comme sujet sujet, d'autant plus que l'individu est imaginé comme mort.

Finalement le reproche qu'il fait à Balint, je crois que je l'ai un peu dit mais je vais le redire: Balint a un grand amour des mots, il y a dans ses articles beaucoup de notations sur l'étymologie et cela dans les différentes langues qu'il pratique, mais il n'explicite pas la fonction des opérations de langage dans ce qu'il appelle relations d'objet. Si on l'explicite, on dégage la notion de sujet.

La leçon se termine sur une allusion à un article célèbre et dernier article de Balint qui s'appelle *Confusion des langues entre l'adulte et l'enfant*.

**Dans la salle** – Ferenczi !

**V. Nusinovici** – Qu'est-ce que j'ai dit ? Je vous demande pardon... de Ferenczi. C'est un article de 1933, le premier article de Balint doit être de 1932, donc juste à la fin de Ferenczi, qui était l'analyste de Balint et vraiment son maître. Il y a un passage du livre de Balint, et je ne crois pas que ce soit seulement ironique, il y a un passage, je ne sais pas si Flavia se souvient, où il dit : mon transfert à Ferenczi n'est pas éteint. Et donc c'est très très fort ce qui lie Balint à Ferenczi, certainement sur le plan personnel et sur le plan intellectuel.

La leçon a commencé par des propos assez généraux et un peu longs sur Ferenczi, elle va se terminer sur une allusion à lui, et justement à propos d'un article dont le titre porte le mot langue.

« Ce dont il s'agit, dit Lacan, c'est d'atteindre réellement d'une façon analytique correcte le passé, le vécu, l'histoire du sujet et cela passe par le langage enfantin chez l'adulte ».

Dans cet article, dit-il, Ferenczi a posé magistralement la question de ce qui fait participer l'enfant à l'intérieur de l'adulte dans une psychanalyse. Et Lacan conclut, écoutez ça c'est très important, c'est la dernière phrase de la leçon :

« Qu'est-ce qui en sort d'utilisable ? C'est tout à fait clair : ce qui est verbalisé de façon éruptive dans l'analyse ».

On se demande quel rapport il y a entre ce qu'il dit là et ce qu'a dit Ferenczi.

Pour le dire en deux mots, Ferenczi a rapporté qu'il avait permis à des patients qui répétaient de façon quasi hallucinatoire des événements traumatiques de l'enfance, je cite :

« de les reproduire par la pensée en tant que souvenirs objectifs et cela en sachant reconnaître ses erreurs de psychanalyste en établissant une relation plus humaine. »

Une telle relation de réciprocité, vous le savez, Lacan la récuse. À mon sens, la « verbalisation éruptive » est différente de la reproduction des souvenirs objectifs dont parle Ferenczi (il ne cite pas de paroles de ses patients).

Je pense que chez Ferenczi, « langues », dans *Confusion des langues*, est métaphorique. Chez Lacan ce ne l'est pas. C'est à prendre au pied de la lettre, c'est le cas de le dire : la verbalisation éruptive, ça évoque déjà l'émission de bribes, de bribes de ce qu'il nommera plus tard la langue.

Voilà je termine là-dessus. Il nous dit, quand il cite l'article de Ferenczi : « je vous le démontrerai la prochaine fois ». Vous savez quand Lacan vous dit « je vous dirai cela la prochaine fois », c'est une promesse d'analyste ! C'est fait pour soutenir le désir.

**M. Darmon** – Très bien !

[Applaudissements]

**V. Nusinovici** – Ça, ça soutient l'orateur... Bon ça va, je crois que j'étais bien dans les temps. Non franchement ça vaut le coup de lire Balint et je crois que ça nous fait du bien de lire les auteurs qui font travailler Lacan, surtout celui-là. Je crois que ça peut nous mettre « notre » Lacan en mouvement parce qu'il peut se figer pour nous avec le temps, de se rétrécir à des formules alors que ce n'était évidemment pas ce qu'il souhaitait lui-même, n'est-ce pas ? Et de retrouver la problématique... peut-être ça nous aide mieux ? Et puis il a quand même fini par dire que chacun devait réinventer la psychanalyse !

**B. Vandermersch** – Pour l'imaginaire de l'enfant qui est inaccessible, tu es d'accord [V. N. – Oui] je me demande de quels enfants il parle ? Parce que c'est des enfants *infans* quasiment... parce que quand tu regardes le dessin d'enfant par exemple, au début c'est jamais quelque chose qui ressemble à... même quand il dessine une maison, c'est jamais une maison qui ressemble à une maison. C'est toujours la maison type, les deux yeux... Je veux dire qu'il y a là quelque chose de ce qui serait de l'imaginaire... on a en fait quelque chose qui est structuré symboliquement quand il s'exprime, d'emblée. Et par exemple, qu'est-ce que tu vas imaginer de ce que pense le bébé ?

**M. Darmon** – Est-ce que ce n'est pas l'isolation de l'imaginaire ? C'est-à-dire, chez l'enfant, la catégorie de l'imaginaire est...

**B. Vandermersch** –... n'est pas isolable.

**M. Darmon** –... n'est pas isolable.

**V. Nusinovici** – isolable ?!

**B. Vandermersch** – Mais de toute façon chez l'adulte elle est toujours prise aussi dans un nouage...

**V. Nusinovici** – Il ne parle pas du tout petit enfant puisque dans ces passages-là il parle de l'enfant qui dit déjà « quand tu seras mort... »,

**M. Darmon** – Nous, quand on entend un mot d'enfant comme ça, on se sert de notre imaginaire ; justement, de l'isolation de cette catégorie.

**V. Nusinovici** – Moi je crois qu'il ne prend pas... Il n'est pas lui-même placé par rapport à son propre imaginaire d'une façon... Lacan a dit « le vrai imaginaire », par rapport au faux qui

était celui du narcissisme, « c'est l'imaginaire du fantasme ». Écoutez...

**J. Maucade** – Il critique qu'il y a comme une confusion entre l'imagination et l'imaginaire, chez Mélanie Klein. [V. N. – Oui ! Voilà, voilà, entre l'imagination et le fantasme]. C'est-à-dire à partir de l'imagination elle crée quelque chose qui ressemble à un fantasme mais qui n'est pas accessible, du point de vue psychanalytique, c'est-à-dire c'est le sujet Mélanie Klein qui isole cette catégorie-là, mais l'imaginaire chez l'adulte, il est chez les patients dont parle Balint qui ne sont pas les névrosés ordinaires, l'imaginaire est isolable, ils sont au bord de la psychose, bien sûr que cet imaginaire...

**V. Nusinovici** – J'ai demandé à Flavia, si chez Balint, puisqu'elle le connaît très bien, il y aurait du matériel qui permettait d'avoir une idée de l'imaginaire ou du fantasme des patients dont il parle.

**J. Maucade** – Je dis que Lacan ce qu'il envoie comme critique à Balint, c'est que cet imaginaire, chez l'enfant n'est pas accessible à l'enfant, mais chez l'adulte si, il est isolable,

**B. Vandermersch** – En tout cas il y a quelque chose que les enfants n'aiment pas c'est les jeux de mots. Quand on joue sur le double sens d'un mot, avant un certain âge, ça ne marche pas, c'est embêtant dans le dialogue avec les enfants d'ailleurs, mais bon !

**V. Nusinovici** – Il y a beaucoup d'enfants très âgés ! [Rires].

**B. Vandermersch** – Oui ! Il y en a aussi, il y en a qui sont assez âgés, oui ! Ils sont ennuyeux un peu... C'est curieux parce qu'on a l'impression que l'enfant est extrêmement attaché à « un mot = un sens » quoi ! Et peut-être dans ce sens-là peut-on dire que le sens n'est pas isolable du support signifiant. Un chat c'est un chat, même si après ils peuvent jouer avec les mots au sens de jouer des sonorités, mais pas du jeu de mots...

**V. Nusinovici** – Je crois qu'il est nécessaire le jeu de mots dans le fantasme, tel que Lacan nous en parle.

**B. Vandermersch** – Je veux dire si on rit d'un mot d'enfant c'est parce que nous on est dans une double [M. Darmon – C'est nous qui rions] nous, nous rions, nous entendons qu'il n'entend pas et parce que c'est assez sadique la façon dont on rigole des mots d'enfants.

**V. Nusinovici** – Mais c'est peut-être intersubjectif, c'est-à-dire qu'il sait que je sais que c'est drôle !

**B. Vandermersch** – Oui, il y a aussi des gosses qui racontent des histoires, bon, alors la petite sœur raconte la même histoire, mais elle change un truc qui fait que ça n'est plus drôle du tout, mais elle rigole quand même à fond de ballon. C'est assez marrant !

*Transcription : Aurore Hoang Di Ruzza, Céline de la Rochemacé, Dominique Foisnet-Latour*

*Relecture : Monique de Lagontrie*

*Revue par Valentin Nusinovici*

## **Le moment de conclure, Leçon VII par Bernard Vandermersch**

**Bernard Vandermersch** – Bon, peut-être que je vais vous embêter un peu avec *RSI* qui a pris une drôle de forme... Vous avez vu, *RSI* la forme que ça a pris, le Réel le Symbolique et l'Imaginaire. C'est une leçon qui est courte et je vais partir de la fin. Lacan affirme « Ce sont deux objets différents... » – je vais vous les donner, voilà, vous pouvez les faire circuler mais vous les avez dans votre bouquin – « ...parce que l'un est l'image de l'autre en miroir » [Fig. VII-2].





Ici A et B

Entendre ça dans la bouche de Lacan, franchement ! Il a tort, enfin il a tort... ? Il connaît pourtant, et pour cause puisque c'est lui qui l'a inventé, l'objet qui est identique à son image en miroir. Donc un objet peut très bien être le même que son image dans le miroir. C'est lui qui l'a inventé. Ce n'est pas un objet du monde.

*Valentin Nusinovici* – Quel objet ?

*B. Vandermersch* – L'objet *a*, n'est-ce pas ? Il l'a bien dit.

*Marc Darmon* – Il n'a pas d'image dans le miroir.

*Flavia Goian* – Il est non-spéculaire.

*B. Vandermersch* – Il n'a pas d'image dans le miroir ? Il est non spéculaire, mais enfin, il a essayé de donner un support topologique à ça et la démonstration topologique qu'il en fait c'est qu'il est identifiable à son image dans le miroir. Un objet qui n'aurait pas d'image dans le miroir, du tout, c'est un vampire ! [*M. Darmon* – Ben c'est l'objet *a*] Mais l'objet *a* il n'a pas d'image dans le miroir pour la bonne raison qu'il n'a pas d'image du tout. [*M. D.* – Oui] Mais dans le modèle topologique... – il commence déjà à m'embêter à la première phrase ! [rires] – le modèle topologique qu'il donne de l'objet *a* avec la rondelle, il en fait une démonstration un peu bizarre montrant qu'on peut le transformer topologiquement dans son image en miroir. Enfin quand il dit dans cette leçon : « Ce sont deux objets différents parce que l'un est l'image de l'autre en miroir » Eh bien, c'est faux ! Bon c'est faux, [*M. D.* – Jusqu'à une certaine raison, quoi !] jusqu'à un certain point puisqu'on arrive à faire passer l'image, en tout cas de celui-ci dans celui-là [*Cf. Fig. VII-2*].

Il a tellement insisté sur cette propriété de la non-spécularité depuis son séminaire sur *l'Identification* et son article *Subversion du sujet et dialectique du désir* que je me demande ce qui le fait persister en disant « Ce sont deux objets différents parce que l'un est l'image de l'autre en miroir ». Car ces deux images sont bien celles d'un seul et même objet en dépit du fait qu'elles sont en miroir. Peut-être est-ce dû à ce que dans ce séminaire il réfute, enfin, ce n'est pas qu'il le réfute, il n'est pas dupe de l'argumentation de Soury qui, lui, déploie analytiquement toutes les sortes d'inversions possibles qu'on peut pratiquer sur une chaîne, sans la sécurité d'être exhaustive d'ailleurs. Mais enfin bon ! C'est tout de même une démarche d'exhaustion chez Soury, on va dire celle du catalogue, qui en fait ne séduit jamais vraiment Lacan. Ce n'est pas son truc, tu es bien d'accord ? Pour Lacan, lui, c'est plutôt : « je ne cherche pas, je trouve ! »

Lacan prétend en plus que pour différencier ces deux images il n'y aurait que l'inversion en miroir, ce qui là est complètement faux.

Jean Brini note que Nicole Sels avait raison de dire qu'il s'agissait simplement du retournement comme une crêpe du premier qui donne le second. Mais elle avait été un peu vite parce qu'elle avait oublié qu'il fallait aussi retourner les quatre anses comme ça, il fallait les faire passer de l'autre côté. Vous voyez, ça c'est l'endroit, on le retourne à l'envers, il faut faire passer les anses de l'autre côté pour que l'on puisse arriver à la deuxième image. C'est

l'occasion donc pour Jean Brini, de faire une conférence aux Mathinées Lacaniennes *À propos des binaires*, conférence fort intéressante et qu'il a eu la gentillesse de m'adresser. Un calendrier malheureux cette année a fait coïncider les dates de notre séminaire « Questions cliniques » avec les « Mathinées lacaniennes », ce qui fait que je n'ai pas pu assister à ce remarquable exposé.

Et lui ce qui l'intéresse c'est de constater que les nœuds – c'est moi qui dis ça – permettent de nombreuses opérations binaires, c'est-à-dire on-off : répéter l'opération fait revenir au point de départ. Il fait donc sa conférence, *À propos des binaires*, parce que, Soury, pratique sur cette chaîne particulière, chaîne borroméenne, toutes sortes d'inversions : inversions « des dessus-dessous », inversion « retourner comme une crêpe », inversion « en miroir », et puis encore, comme c'est un tricot torique, retourner le tore. Pourquoi ce n'est pas un nœud torique à proprement parler ? Parce qu'un nœud torique à proprement parler c'est celui qu'on met sur un tore sans qu'il y ait intersection des cordes (contact entre deux segments différents de corde). Dans un nœud torique, les cordes passent de part et d'autre du tore et ne se touchent pas, alors que ces tricots toriques peuvent être appliqués sur un tore, comme ça, mais ici, ou là les cordes se touchent. Voilà ! Alors...

**Julien Maucade** – C'est Lacan qui faisait ça...

**B. Vandermersch** – Lacan faisait ça ? Voyez, je commence à le... [Rires] Je ne m'en étais pas rendu compte mais je vous remercie de me le signaler, de fait... [*J. Maucade* – La métamorphose !].

Alors, c'est intéressant de constater, en fait c'est là-dessus que moi ça m'a intéressé – sinon, ces séances sont un peu arides – ce qui m'a intéressé donc, c'est que les nœuds en fait forment une catégorie d'objets un peu bizarres puisqu'ils font obstacle à la binarité, en tout cas binarité au sens de : c'est ça ou son contraire, mais pas les deux, avec exclusion du tiers. En effet il peut arriver que le nœud et son image en miroir coïncident parfaitement. Alors que normalement c'est inversé. Pour ce qui est du retournement, ça ne change pas l'objet. Si on le retourne, c'est forcément le même. Il y a toute une série de binarités et les nœuds, certains nœuds en tout cas, je ne sais pas pour tous les nœuds borroméens, mais dans certains nœuds borroméens, il y a beaucoup d'oppositions de contraires qui ne produisent pas des objets différents.

Alors par contre il semble qu'il y ait un retournement qui, d'après Soury, produit un objet différent, on a dans la leçon suivante une série de dessins, dont les quatre premiers en haut et les quatre suivants en bas sont deux objets différents. Les quatre du haut sont le même objet présenté différemment, les quatre du bas sont aussi un même objet mais différent de celui du haut. Il y aurait donc deux nœuds, deux chaînes de ce type qui seraient différents. Ça c'est aussi une obsession de Lacan de chercher s'il y avait deux nœuds borroméens différents, deux nœuds... Vous savez qu'il y a deux nœuds de trèfle différents mais qu'il n'y a qu'un seul borroméen à 3. Pardon ?

**Martine Bercovici** – C'est le tricot qui est différent, Soury parle point à l'endroit, point à l'envers.

**B. Vandermersch** – Oui, en fait il y a deux sortes de tricot si vous voulez. Je crois qu'on doit pouvoir l'obtenir en renversant le tore. [*M. B.* – Je vous ai fait des modèles pour vous montrer ça !] En tout cas, le nœud borroméen basique à 3 ronds échappe notamment à la specularité, c'est-à-dire le fait que son image en miroir n'est pas un autre objet. C'est vrai du nœud borroméen standard mais pas du nœud de trèfle. Le nœud de trèfle, lui, il a une image spéculaire. Il y a donc deux nœuds de trèfle différents. Entre parenthèses, le nœud de trèfle, lui c'est un véritable nœud torique : on peut le mettre sur un tore sans qu'il se recoupe. Donc, lui a une image spéculaire, topologiquement irréductible à lui, et dont Lacan fait d'ailleurs le support de la paranoïa. Je vais reprendre plus tard l'histoire de la paranoïa et du miroir.

Cet exemple de non-spécularité du nœud me semble plus puissant que celui de la rondelle du cross-cap car, comme je le dis souvent, cette non-spécularité de la rondelle du cross-cap dépend de l'impossibilité de plonger le plan projectif dans l'espace 3D et donc de la nécessité de recourir à l'auto-traversée des surfaces. À partir de là, une fois qu'on admet une auto-traversée possible, eh bien le même raisonnement qui montre que l'objet *a* n'est pas spéculaire, peut s'appliquer identiquement à l'autre partie, la partie mœbienne : une bande mœbienne gauche peut devenir une bande mœbienne droite si on accepte qu'elle s'auto-traverse, ce qui affaiblit évidemment beaucoup la démonstration.

En tout cas cette histoire de non-spécularité par contre me semble plus intéressante au niveau des nœuds. Néanmoins l'objet *a*, alors... je dis des conneries là ?, je n'en sais rien : l'objet *a* fait exception à la « spécularité du signifiant », je ne sais pas si cette expression a un sens « spécularité du signifiant ». L'idée est que, si l'objet *a* est ce qui choit de la chaîne signifiante, s'il s'en distingue donc, c'est par une vertu particulière qui serait justement la non-spécularité. Est-ce à dire que le reste de la chaîne signifiante est spéculaire ? En tout cas elle est vectorisée.

Le signifiant, étant différent de lui-même doit *a fortiori* être différent de toute image de lui-même. Enfin je ne sais pas si cette expression « image d'un signifiant » a un sens.

Or, la non-spécularité de l'objet *a*, ça reste une valeur discriminante très intéressante en clinique à mon avis pour distinguer l'objet *a* tel qu'il fonctionne dans le fantasme normal, et tel qu'il fonctionne dans la psychose.

Marc faisait allusion au fait que le Président Schreber, à un moment donné de sa psychose, voyait des seins qui lui poussaient dans le miroir (et en était assez fier). Si l'objet *a* commence à se voir dans le miroir, c'est qu'il devient spécularisable.

Ce que cette expérience, que Lacan fait sur – que je trouve moi sur – la non-spécularité du nœud borroméen, me semble intéressante, c'est que le nœud borroméen fait obstacle à la rigueur de la binarité, celle-là même des mathématiques et de la logique traditionnelle. Et en fait la logique traditionnelle et la logique mathématique traditionnelle, c'est un peu des modèles du fonctionnement psychotique.

Ainsi si on peut parler de psychose, par exemple dans la « bipolaire », ce serait en tant que la binarité « tout ou rien », se rencontre dans cette maladie... En effet l'issue dramatique du mélancolique c'est bien que ce n'est pas l'objet *a* qui va être éjecté de la représentation mais c'est lui *tout entier*.

– *J. Maucade* – en tant qu'objet *a*.

– Est-ce qu'on peut encore l'appeler objet *a* quand justement il ne représente plus *partiellement* (et partialement) le sujet mais que le sujet y est *totalem*ent identifié. Il y a dans ce cas quelque chose qui échoue. Donc dans ce fonctionnement de tout ou rien, puisque le côté maniaque c'est aussi quelque chose qui exclut toute réserve du sujet, cette part réservée du sujet qu'on appelle l'objet *a*. On dit qu'il est délesté de l'objet *a*. Si on affirme que la bipolaire est une psychose, il faut démontrer qu'il y a quelque chose de la réserve du sujet qui est évanouie. C'est assurément le cas dans les épisodes critiques, manie ou mélancolie, qui excluent toute dialectique, « noir c'est noir, il n'y a plus d'espoir », noir c'est noir, Ah ben oui ! Quand « noir c'est noir, il n'y a plus d'espoir »

*J. Maucade* – Oui, mais le premier noir c'est pas le deuxième...

*B. Vandermersch* – Oui, mais quand le premier noir c'est aussi le deuxième noir, « C'est toujours pareil, docteur, toujours pareil », eh bien, il n'y a plus d'espoir !

Est-ce vrai dans les épisodes inter-critiques ? On s'en approche en disant qu'on ne repère pas de fantasme organisateur dans ces moments dits normaux. C'est toutefois difficile à démontrer. Ce n'est pas parce qu'on ne le trouve pas, le fantasme, qu'il est forcément absent. D'ailleurs chez le névrosé, on se demande quelquefois si on n'a pas affaire à un disque qui tourne avant de s'apercevoir qu'il y a peut-être une organisation derrière, un fantasme.

En tout cas chez le névrosé, même si on trouve un fantasme organisateur, ça n'est jamais qu'une hypothèse sur le fonctionnement du sujet, on trouve des fantasmes, mais le fantasme fondamental ça reste une hypothèse. La binarité de la pensée donc, évoquée par Charles Melman dans une conférence à Sainte-Anne, sur la bipolaire, elle est à rechercher dans ces intervalles normaux, qui le seraient d'autant plus que c'est une illusion assez répandue qu'« un chat est un chat ».

La binarité de la pensée, justement, qu'est-ce que je voulais dire ? Charles Melman dit au contraire qu'il n'y a (normalement) pas de binarité, parce qu'il y a toujours un tiers, il y a toujours du tiers. Alors ce tiers, on l'a d'abord identifié au grand Autre, puis ensuite dans la relation mère-enfant au phallus. Mais quand on pense à la relation du sujet au grand Autre, il y a l'objet  $a$  qui fonctionne comme réserve tierce (ni du sujet, ni de l'Autre).

La binarité de la pensée serait plutôt quelque chose d'un fonctionnement psychotique (surtout paranoïaque). Dans la théorie, Lacan a changé la donne : le fantasme ( $\$ \diamond a$ ) n'est plus organisé sur petit  $a$ , image du semblable, mais sur petit  $a$ , objet devenu non spéculaire. Au contraire, le paranoïaque, par exemple, serait identifié en toute méconnaissance à un petit autre réel, non pas à son image spéculaire mais à un autre réel, comme on peut le voir dans le déclenchement où c'est un personnage qui va tenir lieu du sujet et... pourtant c'est lui.

J'ai un patient qui n'a pu pendant des années se supporter d'autre chose que d'une image, non pas de sa propre image en miroir, mais d'une personne réelle, différente. J'essaie de faire une distinction entre image du semblable et image spéculaire, alors que souvent on les identifie. L'image spéculaire, mon image dans le miroir, est toujours inversée. Ça c'est de l'optique. Je crois qu'il y a une différence entre se soutenir de son image spéculaire en tant qu'elle a été validée par l'Autre – d'ailleurs c'est ce qu'on a travaillé dans ce séminaire – et se soutenir de l'image d'un semblable, comme si quelque chose avait raté de ce miroir en tant qu'il est soutenu par l'ordre symbolique et que le sujet ne puisse plus se soutenir de son moi. En somme, il faut pouvoir rendre compte qu'un accès maniaque ou dépressif puisse se déclencher quand vient à manquer le support d'un être cher et que manque quelque support symbolique, nomination, etc. et non par suite d'une atteinte narcissique, une atteinte du moi, comme dans la dépression névrotique. Sur ce point Lacan a bien fait la distinction notamment dans le séminaire *Le transfert*, je crois, entre dépression mélancolique et dépression névrotique.

Cela tend à démontrer en tout cas que cet objet  $a$ , non spéculaire, (au sens où sa présence masquée dans l'image spéculaire reste insensible à l'atteinte narcissique), n'est pas en place dans ces affections, dans la bipolaire comme dans la paranoïa par exemple. Sinon le sujet continuerait à trouver dans cette image, dans son image spéculaire, le support de son moi, lequel pour être déprécié par quelque aventure n'en serait pas pour autant perdu, comme le dit Freud à propos de la mélancolie. Donc, cette espèce de divagation que je vous sors ce soir, c'est pour essayer de trouver un intérêt dans cette recherche de Lacan sur cette question : Est-ce que l'image en miroir d'un nœud, c'est le même nœud ou pas ? Voyez, il y a quand même dans cette affaire des enjeux cliniques et que j'ai un peu sollicités, je le reconnais volontiers...

**J. Maucade** – ... Et qu'est-ce qui t'a amené à la mélancolie et à la dépression ?

**B. Vandermerch** – Parce que j'y pense, et j'y pense, voilà l'enchaînement, c'est parce que Jean Brini parlait de binaires et que, dans les dernières Journées de Sainte Anne sur la psychose maniaco-dépressive, Melman a parlé de binarité aussi, en disant qu'il n'y a pas de binarité puisqu'il y a toujours du tiers... un tiers. Or ce tiers est précisément ce qui manque dans la maniaco-dépressive. Ce tiers je l'identifie ici à l'objet  $a$  en tant qu'il échappe à la binarité de la specularité : c'est moi ou mon image dans le miroir mais pas les deux. Grâce à la qualité non spéculaire de l'objet  $a$  dans le fantasme névrotique, le sujet névrotique surmonte cette opposition binaire et s'en trouve moins dépendant de l'image d'un semblable alors que c'est souvent la perte de ce support qui fait que le mélancolique perd son moi et que le paranoïaque est dépendant d'un autre réel qui le persécute.

Mais on s'emmêle vite les pinceaux avec ces notions. Je ne sais pas si vous avez essayé de bricoler les nœuds... quand il y a à la fois plusieurs inversions possibles, quand il y a l'endroit, l'envers, l'image de l'endroit, l'image de l'envers... Et là très vite, on nage !

**J. Maucade** – Lacan demande à Soury « il y a combien d'inversions ? » Soury compte cinq [B. V. – Oui] et Lacan insiste pour dire qu'il n'y en a qu'une seule ! Et il le maintient jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la dernière page.

**Marc Darmon** – Oui, c'est assez remarquable, ce qu'il pense trouver là, puisque le nœud borroméen en miroir, le nœud borroméen classique, en miroir, c'est le même objet, et là, c'est un nœud borroméen à trois composants [B. V. : oui] qui, en miroir, n'est pas le même objet.

**B. Vandermersch** – Mais il est le même en fait.

**M. Darmon** – C'est ce qu'il croit.

**B. Vandermersch** – C'est ce qu'il croit oui, c'est ce qu'il pense.

**M. Bercovici** – En fait c'est celui-là qui est vu par en-dessous.

**M. Darmon** – Il est en miroir.

**M. Bercovici** – Il est vu par en-dessous, ce n'est pas la même chose.

**M. Darmon** – Par rapport à ce qu'il recherche.

**M. Bercovici** – Je vais vous montrer ce que c'est une chaîne torique parce que ce n'est pas ça une chaîne torique.

**M. Darmon** – Par rapport à ce qu'il recherche.

**M. Bercovici** – Le problème c'est de savoir aussi comment ils arrivent à cette chose d'une horrible complexité, c'est ingérable.

**B. Vandermersch** – Ce n'est pas très compliqué !

**M. Bercovici** – Ah si, si.

**M. Darmon** – C'est assez remarquable, parce qu'il y a deux nœuds borroméens différents, en miroir, à condition de les orienter.

**B. Vandermersch** – Voilà, et alors ici celui-là effectivement, si on les orientait ce serait deux nœuds différents.

**M. Bercovici** – C'est ça une chaîne torique.



Ici la 1 :

**J. Maucade** – Elle a poussé où celle-là ?

**B. Vandermersch** – Eh ben !

**M. Bercovici** – En voilà une autre... [rires], ça c'est des chaînes toriques, voilà.



Ici la 2 :

**B. Vandermersch** – Mais c'est la même !... qui est déformée. [Ici B. Vandermersch montre une photo.]

**M. Bercovici** – Non, oui, mais elle est très simple, alors que celle-ci [celle de B. V.] est horriblement complexe et quasiment non manipulable. Et tout ça c'est parce qu'ils ont manqué la solution simple au problème que donnait Lacan « comment faire une chaîne avec ça. » [B. V. – Oui, mais ça...] Ils ont manqué la solution simple, alors ils se retrouvent avec ça et c'est ce qui va donner ensuite toute cette difficulté avec ce qu'ils ont appelé le « borroméen généralisé » qui ne veut strictement rien dire, mathématiquement, parce que, je ne sais pas pourquoi ils sont passés à côté des solutions simples.

**B. Vandermersch** – Non, mais le borroméen c'est autre chose, « généralisé » ça veut dire, si j'ai bien compris, c'est qu'il s'en va, non pas quand on en enlève un, mais quand on en enlève deux par exemple ou quand on en enlève plusieurs.

**M. Bercovici** – En mathématiques, le nœud borroméen généralisé ça veut dire le nœud borroméen à  $n$  ronds [B. V. – à  $n$  ronds, d'accord] il est obtenu par des générateurs et les générateurs, on les obtient très facilement à partir des solutions simples de départ, sur ces deux formes-là. Là on n'a aucun générateur, vraiment c'est trop compliqué, on ne peut rien faire, y compris même voir les symétries, c'est extrêmement difficile, [B. V. – Oui, mais c'est parce que...] alors que si on part avec la solution simple d'un rond simple, on peut voir assez facilement les symétries.

**B. Vandermersch** – Bon, mais je crois qu'il a parfaitement compris. C'est ça le départ... [J. M. – Ils n'ont pas envie de simplifier], à une chaîne fermée, c'est le même, hein ? On passe de ça à ça, il suffit de tirer, d'ailleurs Jean Brini a bien montré comment à partir de cette chaîne fermée là, qui est déjà dans le... voilà !

**M. Bercovici** – On la ferme simplement avec un anneau qui est isotopique des autres.

**B. Vandermersch** – Mais il est déjà là, c'est celui-là.

**M. Bercovici** – Non, non-non, il est trop compliqué.

**B. Vandermersch** – Mais non, c'est celui-là, seulement le rond noir a été distendu, mais c'est le même !

**M. Bercovici** – Non-non, il se croise je ne sais combien de fois, [alors qu']on peut le faire avec un seul rond qui est isotopique des autres.

**B. Vandermersch** – Ce n'est pas la même chaîne.

**M. Bercovici** – Or tous les ronds sont identiques les uns aux autres, là.

Cf. Fig. VII-1, p. 61.

**B. Vandermersch** – Ce n'est pas la même chaîne. Bon, peu importe ! Ce n'est pas la même chaîne qu'on voit dans *Encore* par exemple, ce n'est pas la même chaîne, elle est un peu plus compliquée, c'est la chaîne qui se fait à partir de ça, hein ?

**M. Bercovici** – Oui à partir de ça, là, voilà.

**B. Vandermersch** – C'est-à-dire qu'il y a deux ...

**M. Bercovici** – Donc il y a deux points, cette chaîne-là,



Ici la 2 :

elle part avec ce point de départ-là



Ici la 3 :

et cette chaîne-là :



Ici la 1 :

elle est avec ce point de départ-là :



Ici la 4 :

qui est celui qu'a proposé Lacan comme point de départ. Comment faire une chaîne avec ça ?  
Et un seul rond !

**B. Vandermersch** – Hum. Non mais ça je crois qu'ils avaient compris ça.

**M. Bercovici** – Voilà alors le rond que propose Soury est vraiment, je dirais inutilisable !

**B. Vandermersch** – Il a l'avantage de l'avoir mis, comme ça sur un tore [**M. B.** – C'est pas torique, ça], de toute façon c'est pas torique, c'est pas ce qu'on appelle un nœud torique.

**M. Bercovici** – Si, ça c'est torique [**J. M.** – Si, c'est torique] parce qu'à l'intérieur, il y a un tore, et c'est ce que je disais à Brini la dernière fois, l'intérêt c'est que, quand c'est comme ça, ce qu'on trouve à l'intérieur finalement, c'est le petit  $a$ , donc le petit  $a$  devient avec cette chaîne, specularisable, et c'est un tore, donc on peut penser que c'est le corps et en étant

spécularisable, on peut dire aussi que finalement, on a le lieu, topologique de toutes les béances quand on a une chaîne torique comme ça. Et alors du coup aussi, on peut bien voir les symétries. Par exemple, ça [impossible d'illustrer, je compare les grilles de Soury et la chaîne que j'ai matérialisée dans l'espace. *M. B.*], il y a une image qui représente le dessus et une image qui représente le dedans.

**B. Vandermersch** – Oui, mais enfin c'est est...

**M. Bercovici** – Comme ça on le voit bien...

**B. Vandermersch** – Soury parle de la possibilité de... dans la mesure où il l'a appliqué sur le tore...

**M. Bercovici** – Mais ça, c'est pas une application sur le tore ça.

**B. Vandermersch** – Ben il est appliqué sur un tore.

**M. Bercovici** – Non-non, c'est comme ça qu'il faut l'appliquer mathématiquement.

**B. Vandermersch** – Oui, mais on s'en fout de la mathématique parce que c'est pas de ça... de toute façon, c'est faux.

**M. Bercovici** – C'est ça qu'on appelle un tricot torique en mathématique.

**B. Vandermersch** – Ah bon, lui c'est pas du tout comme ça qu'il voulait dire !

**M. Bercovici** – Si, parce qu'après il le dessine aussi dans la suite.

**B. Vandermersch** – En tout cas, alors Jean s'est planté, donc Jean Brini a dû se planter ! [*M.*

*B.* – Oui, je crois qu'il ne connaît pas... *inaudible*]

**M. Darmon** – En tout cas, moi j'aimerais bien savoir s'il y a vraiment deux objets ?

**M. Bercovici** – Oui, il y a deux objets, il y a cet objet-là et cet objet-là...

**M. Darmon** – Parce que s'il y a deux nœuds borroméens différents [*M. B.* – mais ce sont tous des nœuds borroméens !] sans être orientés...

**B. Vandermersch** – Oui, mais ce qui a toujours tracassé Lacan, c'est : est-ce qu'on peut passer d'une forme borroméenne à une autre forme, à toutes les formes possibles ou bien s'il y a des formes topologiquement distinctes, sans lesquelles on ne peut pas passer topologiquement de l'un à l'autre ?

**M. Bercovici** – Oui, il y en a.

**B. Vandermersch** – Ça n'est pas vrai pour le nœud borroméen banal à trois sauf s'il est à la fois coloré, c'est-à-dire nommé R, S, I, et orienté, c'est-à-dire que dans chaque rond, à ce moment-là, il y a une différence.

**J. Maucade** – La question de Marc Darmon est quand même essentielle, à savoir « est-ce qu'il y a deux objets sans être orientés ? » et il me semble que Lacan insiste sur un point. Il dit que « à ce titre, le schéma, le rapport de ces deux schémas, est celui d'une image en miroir. Donc ça ne coïncide pas. » Il insiste « Une image dans le miroir ne coïncide pas avec l'objet primitif, avec la figure primitive » (p. 66).

**B. Vandermersch** – Oui, c'est là-dessus que je suis parti, pour dire que c'est bizarre que Lacan nous dise ça, alors qu'il a inventé lui-même l'objet qui [*J. M.* – Pourquoi c'est bizarre ?] et qui justement n'a pas d'image spéculaire différente de lui-même. Parce que c'est ça l'histoire de ce qu'il a toujours démontré, c'est que l'objet  $a$ , la rondelle, elle n'était pas spécularisable parce qu'elle était la même que son image dans le miroir.

**J. Maucade** – Oui, mais là il ne s'agit pas de l'objet  $a$  dans ce qu'il dit.

**B. Vandermersch** – C'est pas de l'objet  $a$ , mais c'est un tracas de Lacan de distinguer et de partir de l'idée que... deux *inaudible* 80'15

**M. Darmon** – C'est la différence des sexes...

**B. Vandermersch** – C'est la différence des sexes aussi

**M. Darmon** – ... qu'il essaie de retrouver dans le nœud, alors ça marche avec des..., dans le séminaire sur Joyce, il y a ces nœuds à deux qui ne sont pas inversibles [*B. V.* – Oui].

**Flavia Goian** – Parce qu'il y en a un qui est sinthome.



**M. Darmon** – Oui. Donc il y a rapport, et puis là, ça serait une autre possibilité de... si c'était vrai.

**B. Vandermersch** – S'il y avait deux différents ?

**M. Darmon** – Qu'il y ait deux différents, en plus « différents », du fait du miroir.

**M. Bercovici** – Il y a une infinité de présentations du nœud borroméen, il y en a une infinité.

**M. Darmon** – Oui, mais est-ce qu'il y a deux nœuds analogues dans leur construction ? [**M. B.** – Pas forcément] Le nœud borroméen analogue comme celui-ci, qui serait différent de lui-même, dans le miroir.

**B. Vandermersch** – Parce que celui-là, il n'est pas le même que le nœud borroméen classique.

**M. Bercovici** – Si, absolument.

**B. Vandermersch** – On ne peut pas passer de celui-ci à celui-là sans franchir...

**M. Bercovici** – Si ! Absolument, c'est exactement le même !

**B. Vandermersch** – Enfin, tu ne peux pas passer du nœud borroméen à trois, le premier là, à plat [**M. B.** – Si ! si !] sans traverser ça !

**M. Darmon** – Si, Bernard.

**M. Bercovici** – Ça s'appelle homotopie.

**B. Vandermersch** – Ah oui, mais t'es obligée de traverser...

**M. Bercovici** – Non pas du tout, pas du tout, pas du tout.

**B. Vandermersch** – Ben vas-y, mets le troisième et puis fais un nœud borroméen ordinaire. C'est pas une simple présentation différente.

**M. Bercovici** – Si ! C'est un nœud borroméen exactement typique comme le fait Lacan.

**B. Vandermersch** – Hé non ! Il faut que le troisième soit pareil que les deux autres.

**M. Bercovici** – Ben on y vient, on y vient.

**B. Vandermersch** – On y va, d'accord !

**M. Bercovici** – Ça s'appelle l'homotopie, c'est-à-dire que les ronds, ah ! il s'est défait, les ronds sont..., les ronds se bougent et...

**B. Vandermersch** – Mais, enfin, je m'excuse, est-ce qu'on peut changer ça dans un nœud borroméen ordinaire ?

**M. Bercovici** – Euh ! Ça, c'est pas...

**B. Vandermersch** – C'est exactement celui-ci, c'est le même que celui-là. Moi, je ne pense pas qu'il y a des nœuds borroméens différents.

**M. Bercovici** – Le mien s'est détaché, c'est dommage mais voilà...

**B. Vandermersch** – Cette façon de se nouer là est un petit peu différente !

**M. Bercovici** – Mais c'est trop compliqué ça. Attendez.

**B. Vandermersch** – Mais c'est celui-là, je ne pense pas qu'il soit réductible à un nœud borroméen ordinaire.

**M. Bercovici** – Si, si ! Absolument, mais il est très compliqué à dénouer parce qu'il a fait un nœud d'une extrême complexité.

**B. Vandermersch** – Non, mais prends celui qui est avant là, celui-là qui est le même.

**M. Bercovici** – Voilà, attendez, ce que j'étais en train de faire, c'est ça, j'ai passé la ficelle à l'intérieur, j'ouvre, j'ai ça hein ? [**B. V.** – Oui] Il suffit de décoincer et on a le nœud borroméen tel qu'il est dessiné d'habitude.

**B. Vandermersch** – Oui mais le troisième...

**M. Bercovici** – Ils sont simplement enfilés l'un dans l'autre.

**B. Vandermersch** – Oui, mais le troisième rond n'est pas pareil que les deux premiers.

**M. Bercovici** – Absolument, ils sont tous ronds à la fin.

**B. Vandermersch** – À la fin, ils sont tous ronds mais... quand tu as fait ton premier rond là, celui-là, il n'est pas construit comme les deux autres. [...]

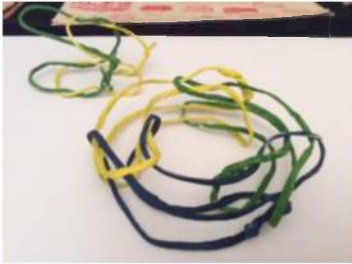
- L'échange a continué un moment... Martine Bercovici résume par cette note ce qu'elle voulait dire :

Ce que je disais tient en ceci :

Soury a donné une réponse trop compliquée à la question de Lacan qui était comment faire une chaîne borroméenne en ajoutant un rond à deux ronds enchâssés.

En fait il y a plusieurs réponses qui se présentent avec un rond simple.

Si l'on veut faire une chaîne torique la réponse est ceci :



5

Il y a deux chaînes borroméennes toriques simples (tricots toriques) qui conduisent à des nœuds borroméens généralisés :



6



7

Une traduction dans les termes de la psychanalyse qu'il me semble possible de réfléchir est que le petit  $a$  (non spécularisable) se trouve là enfermé sous forme d'un tore. Apparaît donc de cette façon, en quelque sorte, un lieu topologique qui représente dans une unité toutes les béances. On sait que le corps est structuré de cette unité (le tore). La chaîne borroméenne qui l'enchâsse est réelle, elle est doublée, tapissée du symbolique.

Martine Bercovici

*Transcription : Dominique Foisnet-Latour, Édith Bosilikwa*

*Relecture : Monique de Lagontrie*

*Revue par Bernard Vandermersch*